

En toute simplicité, S.V.P.

Eza Paventi

Numéro 88 (3), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16417ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paventi, E. (1998). En toute simplicité, S.V.P. *Jeu*, (88), 20–22.

En toute simplicité, S.V.P.

Aujourd'hui, pendant que les scènes s'emplissent d'écrans géants, de moniteurs vidéo ou d'hologrammes, de nombreux créateurs semblent désormais oublier la force que peut avoir un texte monté avec des procédés scénographiques très simples. Quelques auteurs et metteurs en scène québécois, comme ont pu le remarquer les festivaliers du Carrefour 98, se sont délibérément « enfargés dans les fleurs cathodiques du tapis » cette année.

Ecce Homo et *Thanatos*, présentés par des troupes de Québec, illustrent assez bien cette tendance des créateurs à vouloir en mettre plein la vue, sans peaufiner assez le propos ou le jeu des acteurs. À l'opposé, deux créations d'ici, *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes* et *Possible Worlds*, se sont toutefois distinguées, en misant essentiellement sur un texte bien ficelé et une scénographie simple, mais efficace.

À mon avis, les points défailants majeurs dans *Ecce Homo* et *Thanatos* sont le texte et la mise en scène. Dans *Ecce Homo*, écrit et mis en scène par Michel Nadeau, le texte s'avère dense, très touffu et, par conséquent, difficile à suivre pour le spectateur déjà sollicité par les effets visuels du spectacle.

Sur un terrain de bataille anonyme, un soldat sur le point de mourir aperçoit la silhouette de la mort qui se faufile jusqu'à lui. Au moment où la dame à la faux s'apprête à le prendre, un poète intervient dans le but de préserver la vie du jeune homme. Curieux de connaître les horreurs de la guerre, le poète propose à la mort de laisser vivre le soldat afin qu'il puisse suivre ce dernier dans un périple à travers le pays en guerre, et saisir ainsi la souffrance des hommes. La mort accepte, et les deux hommes partent.

L'idée originale de Michel Nadeau est certes intéressante : il tente de construire une pièce rappelant le récit épique, de créer une sorte de poème visuel sur la souffrance et la mort. Pourtant, le propos se perd rapidement en tergiversations pseudo-philosophiques et humanistes. Le spectateur est submergé par le pathos sans être touché par les scènes souvent exagérément tragiques et interprétées avec trop d'emphase par la plupart des comédiens. De plus, quoiqu'il s'avère impressionnant, l'immense écran sur lequel sont projetées des diapositives et des images vidéographiques devient lui aussi superflu puisqu'on saisit plus ou moins bien son rôle au sein du spectacle.

À l'instar de *Ecce Homo*, *Thanatos* ne repose sur un texte ni solide ni percutant, malgré les tentatives évidentes du Théâtre des Moutons Noirs de choquer ou du moins d'ébranler l'auditoire en traitant un thème morbide de façon grotesque.

Un zombie homosexuel tombe amoureux d'un gardien de morgue nécrophile. Ce dernier, grâce à la collaboration de son protégé, arrive à trouver la solution miracle pour les morts-vivants désirant évoluer normalement parmi les vivants : une lotion qui masque les odeurs nauséabondes dégagées par les zombies. Parallèlement à cette histoire, on suit un groupe de musiciens qui souhaite participer à un concours de musique country. On voit aussi deux garagistes (ils découvriront dans un coffre d'auto le cadavre du gardien de morgue) qui boivent et prennent de la drogue pour oublier que la femme de l'un d'entre eux s'est sauvée avec ce qu'il aime le plus au monde : sa voiture.



Ecce Homo, Théâtre Niveau
Parking (Québec).

L'action est sans contredit décousue. Toutefois, on arrive à percevoir le désir des auteurs d'explorer sur scène un langage s'apparentant au langage cinématographique : les scènes sont courtes, les changements de lieux et d'action rapides, et l'histoire est ponctuée de nombreux *flash-back*.

Quelques trouvailles demeurent très intéressantes : l'utilisation, par exemple, de la bande vidéo lors des monologues du zombie ; le personnage s'adresse directement à la caméra, comme s'il s'agissait d'un témoin qui entendait ses confessions. Autre idée efficace : les décors extérieurs sont suggérés par des images vidéo.

En fait, il est dommage qu'avec toutes les bonnes idées exploitées au sein du spectacle et l'énergie qui s'en dégage (à cet égard, la présence des musiciens sur scène ajoute beaucoup de dynamisme à la représentation), le résultat final soit si décevant. Le manque de profondeur des personnages, les incohérences qui se glissent entre les scènes et, enfin, la trame narrative allant dans plusieurs directions à la fois ne font rien pour aider.

Adoptant un style complètement différent de celui qui est exploré par les deux troupes québécoises, la compagnie torontoise Theatre Passe Muraille a présenté à Québec un polar de science-fiction déroutant, dans une mise en scène à la fois dépouillée et efficace. Est-il possible que l'on puisse vivre plusieurs existences parallèles ? Les gens que l'on rencontre dans un monde ont-ils des statuts différents dans des univers parallèles ? Peut-on se promener d'une existence à l'autre ? *Possible Worlds*, construit à partir de ces interrogations, raconte l'histoire d'un homme qui ne cesse de revivre ses rencontres avec la même femme dans des vies différentes.

L'action se déroule à l'intérieur d'une boîte carrée dans laquelle évoluent les acteurs. Trois chaises, une table et un tapis constituent l'ensemble du décor. Tous les éléments sont utilisés avec sobriété, mais avec un maximum d'efficacité ; les chaises se transforment en divan, la table se change en un bureau de commissaire ou un meuble d'appartement.

Dans un univers aussi dépouillé, l'éclairage joue un rôle de premier ordre en ce qui concerne la représentation de l'espace et l'ambiance des lieux. Tantôt cru, définissant une cafétéria ou un poste de police, tantôt diffus et doux, sur le bord de la plage ou dans un appartement, il modèle et définit les lieux au même titre que les autres éléments scénographiques. Les moments entre les scènes sont orchestrés selon un rythme très précis, les acteurs effectuant les changements de décors d'un pas militaire, avec des gestes cadencés, au son d'ambiances sonores très ponctuées. Écrit par un mathématicien, John Mighton, ce texte finement ciselé nous tient en haleine jusqu'à la fin. Ce spectacle, sans prétention aucune, est une bouffée d'air frais par sa simplicité et son efficacité.

Terminons avec quelques mots sur *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes* qui, comme l'affirme Michel Vaïs dans son article, est peut-être la seule véritable réussite québécoise au Carrefour cette année.

Willy, seul dans la salle de bain qu'il refuse de quitter, provoque un véritable drame au milieu de l'appartement de ses parents, transformé en un terrain de bataille par sa famille et celle des Philisti Ralestine, accueillis mais qui s'incrustent. Chaque partie de la demeure est devenue un objet de convoitise pour les personnages, en particulier la fenêtre avec vue sur la mer, représentée par un tableau dans lequel on devine la silhouette d'une femme.

Ingénieux Wajdi Mouawad ! L'auteur et metteur en scène a imaginé un long mur fait de lattes de bois, troué de fenêtres derrière lesquelles les nombreux personnages, voisins et parents de Willy Protagoras, viennent débiter leurs derniers ragots. Les volets claquent, les têtes apparaissent et disparaissent. Les altercations sont multiples ; tout se joue sur un rythme endiablé. Le langage coloré et particulier de l'auteur vient ajouter de nombreuses aspérités à une œuvre burlesque et intelligente. Dans la deuxième partie, les panneaux qui formaient le mur sont déplacés afin de délimiter les pièces de l'appartement dans lequel vivent les familles Protagoras et Philisti Ralestine.

Vulgaire et poétique, originale et métaphorique (on ne peut s'empêcher de penser aux peuples sans territoire qui se battent pour gagner un bout de pays), l'œuvre de Wajdi Mouawad est aussi déconcertante que prenante. Bref, la création du Théâtre Ô Parleur démontre qu'un bon texte et une scénographie très simple peuvent demeurer les piliers d'une représentation théâtrale sans que se perde l'intérêt du public. **J**



Possible Worlds, Theatre
Passe Muraille (Toronto).